

La guerre du Golfe

Autor(en): **Chouet, Jean-Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **136 (1991)**

Heft 2

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-345069>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA GUERRE DU GOLFE

par le brigadier Jean-Jacques Chouet

Dans la guerre allumée le 2 août dernier par l'agression irakienne contre le Koweït et vraiment entrée en activité dans la nuit du 16 au 17 janvier par la première riposte aérienne de la coalition, on peut déjà, au bout de trois semaines, discerner plusieurs composantes opératives apparemment distinctes, mais qui, de part et d'autre, s'inscrivent dans des stratégies parfaitement cohérentes.

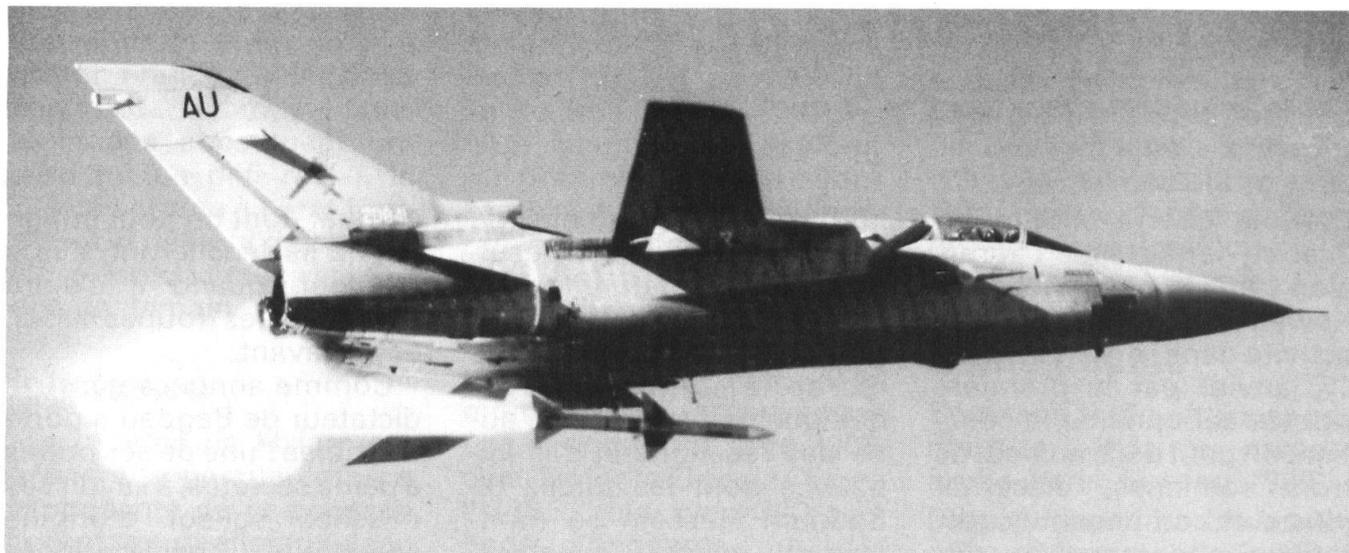
Comme ils l'avaient annoncé, les coalisés ont engagé d'emblée et en priorité absolue, voire en exclusivité, la masse de leurs aviations et leurs missiles de croisière. Bombardements lointains, à dominante américaine, visant essentiellement, en Irak, les centres de commandement et de transmission, les bases de l'armée de l'air, les communications, les industries de guerre, les installations de défense anti-aérienne et les sites ou mobiles de lancement de missiles; bombardements tactiques, généralement diurnes, d'objectifs plus proches, au Koweït et à la hauteur de Bassorah, contre des dépôts, des positions enterrées, puis contre des troupes en mouvement. Le tout à une cadence soutenue et avec un total de plusieurs dizaines de milliers de sorties.

En comparaison, les pertes sont minimales. Lorsqu'elles sont le fait des Irakiens, elles doivent être mises, semble-t-il, au crédit de

la DCA plus qu'à celui de l'aviation. Quant aux résultats, ils font naturellement l'objet d'informations rigoureusement contradictoires; on ne les mesurera avec quelque certitude qu'à l'aune des réactions et des initiatives dont les forces de Saddam Hussein se montreront encore capables. Tout au plus peut-on constater que les coalisés ont acquis d'emblée la maîtrise de l'air, et que l'on ne voit pas comment leurs ennemis pourraient la leur arracher, compte tenu de la disparité des moyens. Sous la tempête, les Irakiens ont fait le gros dos. Leur souci majeur semble bien avoir été – comme une longue et intense préparation le leur permettait – de garder intactes leurs forces de combat aéroterrestres en prévision d'une inéluctable bataille au sol. Incrustation dans un terrain abondamment fortifié tant sur les arrières irakiens que sur le front koweïtien, recours efficace aux ruses et aux leurres de toute espèce, recours aussi à des exercices de mobilité déconcertants pour l'adversaire, tout a été mis en œuvre à cette fin. Le cas de l'aviation est peut-être le plus significatif. Car, soustraction faite de quelques dizaines d'appareils perdus en combat et d'une centaine d'autres, parmi les meilleurs, mis «en pension» chez l'ex-ennemi iranien, il doit rester à Saddam Hussein quelque 400 avions de

combat dont on peut imaginer qu'ils décolleront, s'ils le peuvent, quand il s'agira d'appuyer les troupes au sol, et pas avant.

Comme annoncé aussi, le dictateur de Bagdad a porté d'emblée l'une de ses bottes à peine secrètes, à savoir ses missiles sol-sol d'origine soviétique perfectionnés par ses soins quant à la portée. En les tirant dès le 18 janvier sur Israël – puis sur l'Arabie saoudite, ce qui n'était peut-être pas d'une suprême habileté politique – Saddam cherchait sans doute moins à obtenir un succès militaire effectivement égal à zéro qu'à impliquer Jérusalem dans une guerre où les Arabes l'auraient rejoint. Le coup a été manqué, encore que les Israéliens se réservent de faire payer à leur heure à leur agresseur les souffrances infligées à leurs civils. L'Irak a sans doute les moyens de prolonger cette action, voire de l'aggraver en chargeant ses SCUD de munitions chimiques et bactériologiques. Mais l'efficacité des anti-missiles Patriot, que son initiative fait affluer d'Amérique et même d'Allemagne en Israël et en Arabie saoudite, ne lui laisse que peu de chances de succès. D'autant que ces Patriot, arrivant aussi en Turquie en protection des avions de la Force de l'OTAN destinée à la sécurité de ce pays, ne lui donnent guère plus d'espoir de réussir une diversion de ce côté.



Le Tornado – En service notamment dans la «Royal Air Force»

Offensive contre la nature, la marée noire que les Irakiens ont déversée sur les eaux du golfe Persique dès le 25 janvier à partir du terminal koweïtien de Mina El-Ahmadi, puis de celui de Fao, n'a pas démontré l'efficacité d'«auto-défense» que lui prête Saddam Hussein; elle pourrait freiner, mais non interdire des opérations de débarquement; elle n'a pas mis la petite flotte de guerre irakienne à l'abri des coups. Plus dangereux seront et sont sans doute déjà, sur terre, les champs de mines que les Irakiens ont eu tout loisir de poser au Koweït et sur leur frontière saoudienne.

Le 30 janvier, les troupes irakiennes se sont, pour la première fois, aventurées en force en Arabie saoudite. En s'installant pour trois jours dans la localité côtière de Khafji, à une trentaine de kilomètres de la frontière du Koweït, avant d'en être délogées par les soldats du roi appuyés par le feu aérien et terrestre de leurs alliés, cherchaient-elles, comme on l'a communément ad-

mis, à contraindre l'adversaire à ouvrir, à leur heure et non à celle de la coalition, la phase décisive des opérations au sol? C'est possible, mais il faudrait alors s'étonner que Saddam Hussein ait cru pouvoir forcer la décision du général Schwarzkopf par une action unique et limitée. On est donc en droit de supposer que les Irakiens ont voulu, par un coup de sonde inattendu, connaître l'aptitude de leurs antagonistes à la riposte et prouver leur propre capacité à prendre l'initiative. Quoi qu'il en soit, si hameçon il y a eu, les coalisés n'y ont par mordu.

Après comme avant, leur commandement est déterminé à choisir lui-même le moment où, les effets militairement destructeurs de son offensive aérienne dûment vérifiés, et les moyens jugés nécessaires enfin tous aptes au combat – ce qui n'était pas encore le cas à fin janvier – il pourra engager la bataille terrestre pour la libération du Koweït avec des chances raisonnables de succès.

Que ce moment approche, on en trouve l'indice non seulement dans le coup d'accélérateur donné dans les premiers jours de février aux bombardements aériens, mais surtout dans l'accent mis, de plus en plus marqué, sur les objectifs tactiques, dans l'Irak méridional comme au Koweït. A cet égard, la grosse voix des canons du cuirassé *Missouri* est à elle seule suffisamment éloquente.

A ce stade, la grande inconnue, et la grande inquiétude pour les coalisés, est évidemment la détermination de Saddam Hussein à sortir – ce ne serait pas la première fois, les Iraniens et les Kurdes irakiens en savent quelque chose – ses armes chimiques et bactériologiques, voire ses moyens d'infection radioactive localisée. Les capacités de riposte existent, et Saddam Hussein ne l'ignore pas. Mais dans cette hypothèse, la guerre prendrait un autre rythme, d'autres risques, et un autre contexte psychologique et politique.

J.-J. C.